

DEPUIS 1982

(
SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE
DE LA
SEIGNEURIE
DE MONNOIR
)

Histoire de Monnoir

Publication de la Société d'histoire de la seigneurie de Monnoir

Société fondée à Marieville en 1982

Volume 4 / numéro 9

1^{er} mai 2026

*Suzanne Ostiguy
Soeur Sainte-Claire-d'Assise
(Présentation de Marie)*

Copyright © 2026



Chaque jour, par nos gestes et décisions, nous écrivons notre histoire

**« Garde l'amour et espère en ton Dieu toujours. »
(Os 12,7)**

Naissance : 22 juin 1915

Consécration au Seigneur : 3 février 1936

Retour à la Maison de Père : 29 mars 2003

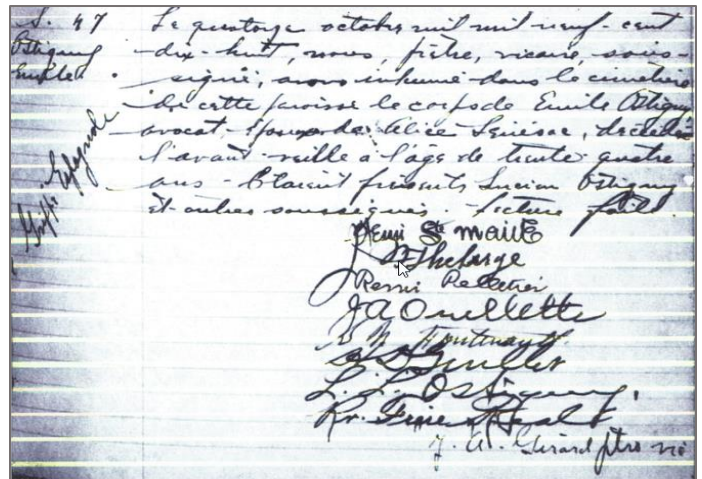
Chaque personne est habitée par son chant intérieur, sa musique d'âme, sa propre mélodie. Dans la foi, avec l'oreille du cœur et de l'âme, nous pouvons découvrir le souffle de l'Esprit qui fait de notre vie un hymne inédit aux accents d'éternité, ce cantique nouveau dont parle l'Apocalypse (5,9).

Relire ce qui a tissé une vie, c'est se mettre discrètement à l'écoute des nuances qui ont créé cette mélodie ineffable. Ainsi, nous reconnaissons les accords aux accents de ferveur, de bienveillance et d'espérance qui font du chant de Suzanne Ostiguy comme un écho de ce verset du livre d'Orsée : « *Garde l'amour et espère en ton Dieu toujours* » (12,7). Elle-même dit que ce verset a beaucoup influencé toute sa vie, jusqu'à la ramener, en toutes situations, à son identité spirituelle.

Sœur Suzanne Ostiguy est née à Marieville, le 22 juin 1915, l'aînée des deux filles de madame Alice Sénézac et de monsieur Émile Ostiguy, avocat. Issue d'un milieu privilégié, Suzanne est marquée par l'éducation soignée qu'elle y a reçue. La foi, le respect, l'entraide et la politesse sont des valeurs qui lui ont été inculquées dès le plus jeune âge. La culture, les bonnes manières, sans affectation, l'ouverture au monde font aussi partie de ces racines heureuses qui marquent toute sa vie.



La maison familiale



L'acte de sépulture d'Émile Ostiguy

La spacieuse maison blanche, de style victorien, se dresse, fière, à quelques pas du couvent des sœurs de la Présentation de Marie, à l'ombre des grands ormes.

La famille est trop vite assombrie par l'inéluctable épreuve, celle du décès de monsieur Ostiguy, terrassé par la grippe espagnole, en 1918. Susanne est alors âgée de trois ans et demi. Deux ans plus tard, les enfants trouveront en l'associé de leur père, monsieur le notaire Eugène Rainville, comme un second papa. Celui-ci épouse leur mère, à l'instigation du curé, qui voit en cette union le bonheur de chacun. Le conseil s'est avéré des plus judicieux.



Suzanne poursuit ses études au Pensionnat de Marieville, tout en étant externe. En 1929, le Pensionnat reçoit de l'Université de Montréal l'autorisation d'offrir le cours Lettres-Sciences. Dès l'inauguration, les matières des deux premières années du programme sont enseignées : vingt-quatre élèves sont inscrites en 1^{re} année tandis que quatre élèves plus avancées, dont fait partie Suzanne, entrent en 2^e année. En 1932, ces quatre jeunes filles terminent avec succès la 4^e année Lettres-Sciences. Elles se présentent aussi aux examens du diplôme d'enseignement du Bureau central de Département de l'Instruction publique. Après cette étape, Suzanne est pensionnaire à Drummondville où elle poursuit l'apprentissage de l'anglais.

Une compagne de classe se souvient d'une adolescente distinguée, joviale, enjouée, une jeune qui aime la vie et qui rêve d'horizons lointains. Mais ce qui la caractérise davantage, c'est son attention à l'autre, sa clairvoyance, son aptitude à dépanner ses compagnes, qu'il s'agisse de difficultés dans les travaux scolaires, de préparation aux examens ou du support dans d'autres désagréments personnels. Suzanne s'assure que les personnes qui l'entourent sont heureuses et qu'elles ne manquent jamais du nécessaire.



L'engagement

Sœur Suzanne dit qu'elle a toujours voulu consacrer sa vie à Dieu. À quinze ans, elle entreprend des démarches pour entrer chez les sœurs Blanches d'Afrique, mais la supérieure considère qu'elle est trop jeune pour réaliser ce choix de vie. Alors, elle se tourne vers les sœurs de la Présentation de Marie qu'elle connaît depuis son plus jeune âge, comme voisines d'abord, puis comme ses enseignantes, de la 1^{re} année jusqu'à la fin de ses études. Elle vient d'avoir 18 ans lorsqu'elle entre au Noviciat, à Saint-Hyacinthe, le 25 août 1933. Elle fait profession le 2 février 1936.



Sœur Sainte-Claire-d'Assise

Après avoir enseigné au Pensionnat de Sutton (1936-1941), puis à Saint-Alexandre (1941-1947), elle se dévoue au Collège Saint-Maurice, auprès de plus jeunes, titulaire de la 1^{ère} année du cours Lettres-Sciences (1947-1952). À l'occasion de son 50^e anniversaire de profession, elle se souvient de ses débuts difficiles :

« Dans ma carrière d'enseignante, j'ai connu des débuts plutôt déroutants. Même si je réussissais bien, je n'aimais pas l'enseignement. J'avais toujours rêvé d'être infirmière, en pays de mission. Comment, après avoir fait mon entrée chez les sœurs blanches d'Afrique, ai-je abouti chez les sœurs de la Présentation de Marie, là où personne ne pensait encore à une extension missionnaire rayonnant de Saint-Hyacinthe? Sans doute que le Seigneur voyait déjà nos écoles sur la carte du Japon, et savait qu'un jour, il y aurait là du travail pour moi. »

En 1948, quinze ans après l'entrée de sœur Suzanne Ostiguy à la Présentation de Marie, c'est la fondation d'une mission au Japon, par neuf intrépides filles de Marie Rivier. Deux ans plus tard, cinq autres missionnaires les rejoignent. En juillet 1951, sœur Sainte-Louise, assistante provinciale de Saint-Hyacinthe, se rend en visite au pays du Soleil Levant où l'attend mère Sainte-Clairie, assistante générale et mère Marie-Xavéria, conseillère générale, venues toutes deux de France. Elles doivent prendre une décision pour l'achat d'un terrain à Sakaï, là où sera construit un spacieux complexe pour jardin d'enfants, école primaire et école secondaire. Pour ce voyage, sœur Sainte-Louise est accompagnée d'une quinzième missionnaire au Japon, sœur Thérèse Daignault.

Que se passe-t-il dans le cœur de sœur Suzanne durant ces trois dernières années où un grand élan missionnaire fait vibrer le cœur de plusieurs sœurs de Saint-Hyacinthe? Nous savons que son zèle s'exerce alors d'une façon particulière auprès de deux jeunes polonaises exilées au Canada, durant la guerre qui ravage la Pologne et la Hongrie, de 1949 à 1954. Ces jeunes filles sont accueillies au Collège Saint-Maurice. Sœur Suzanne les reçoit dans sa classe et les initie au français, elle voit surtout à adoucir le plus possible l'épreuve qui les étreint. Elle est, pour ces adolescentes, comme une mère au cœur généreux, débordant de tendresse et de sollicitude. Les liens qui se sont alors tissés ont une saveur d'éternité. Madame Bronis est revenue souvent auprès de celle qui a apporté tant de douceur dans sa vie, alors que son cœur était si meurtri et le ciel si sombre, loin de son pays natal.



La mission

Enfin, le rêve qui habite le cœur de sœur Suzanne depuis son tout jeune âge se réalise : à l'aube du 25 août 1952, elle met le pied en terre nippone, après un voyage de 22 heures d'avion, avec sœur Lillian Sorel et sœur Denise Pinsonnault. Dès le mardi suivant, les missionnaires sont au travail.

Sœur Suzanne partage son temps entre l'enseignement du français et de l'anglais au collège d'Himeji, section secondaire (1952-1954). Au noviciat d'Abeno (1954-1957), elle assiste la maîtresse de novices, sœur Thérèse Daignault. Puis elle revient à Himeji (1957-1966) où elle donne des cours d'anglais et de catéchèse. Sa dernière escale au Japon se vit à Sakaï, à l'École moyenne (1966-1968). Elle enseigne l'anglais et la catéchèse, tout en donnant quelques cours de français. Les élèves japonais de sœur Suzanne gardent de leur professeure un souvenir affectueux et fidèle, celui de sa bonté, de son dévouement et de sa ferveur.

Le retour après quinze ans

De retour au Québec, elle enseigne à Marieville (1968-1972), puis elle est supérieure à la communauté de l'école Sainte-Maria-Goretti, à Beloeil (1972-1973), et à la Maison mère (1973-1979). Monsieur Réal Côté et son épouse, madame Céline, nos dévoués cordons-bleus, se souviennent avec reconnaissance de l'accueil que leur réserva la supérieure d'alors, la confiance qu'elle leur manifesta, son respect et son infatigable obligeance.

Sœur Suzanne accomplit encore le mandat de supérieure de la communauté Notre-Dame-du-Lac, à Mont-Saint-Hilaire, durant un an (1979-1980). Après ces années de travail et de lourdes responsabilités, une année de ressourcement à Montréal est accueillie avec joie (1980-1981). Au retour, elle fait partie de la communauté du Collège Saint-Maurice (1981-1992). Elle travaille à la bibliothèque et à l'accueil, comme portière et téléphoniste, toujours aussi avenante, aimable et discrète, sa présence est fort appréciée. De 1987 à 1990, elle est supérieure non-résidente à la communauté de la Villa Casavant.

Après l'incendie du Collège Saint-Maurice, le 7 avril 1992, elle est supérieure de la petite communauté qui habite à la résidence de la rue Sauvé, à Saint-Hyacinthe (1992-1994).



À la fin de mars 1994, dans la nouvelle maison, elle est, à l'infirmerie, assistante de la responsable du 1^{er} sud, sœur Lucille Blanchet (1994-1997). Avec elle, elle participe à l'animation spirituelle et à différentes tâches d'entretien matériel auprès des malades. Peu à peu, elle réalise que ce travail est trop exigeant pour elle, car sa santé se détériore peu à peu. Elle pourra se reposer durant quelques mois, au 2^e nord de la Maison mère, jusqu'à ce qu'une malencontreuse chute, le 2 avril 1998, l'oblige à recevoir des soins adéquats à l'infirmerie.

La grande épreuve a duré cinq ans, mystère de la souffrance, ultime purification qui rappelle l'image que Jésus a employée, celle du grain de blé jeté en terre et qui doit être complètement transformé avant qu'il germe pour donner du fruit en abondance (Jn 12, 24). Belle, douce, toujours aussi polie, sœur Suzanne nous a quitté en douceur. Pour elle s'est réalisée la parole du Seigneur, au livre d'Isaïe : « *Tu sauras que je suis Yahvé, ceux qui espèrent en moi ne seront pas déçus.* » (Is 49, 23) Voilà ce que monsieur l'abbé Jean-Marc Gaudreau a fait ressortir à l'homélie de la messe des funérailles.

Denise Normandeau, p.m.

Saint-Hyacinthe
3 juin 2003

Photographies : Famille Ostiguy-Lefort